

Première partie

Au royaume d'Hadès

1

— Brenda, mon amour, qu'est-ce qui ne va pas ? Je te trouve distante. Tu sais pourtant combien je t'aime.

Jason pour appuyer sa déclaration cherchait à l'enlacer, mais la jeune femme repoussa fermement les bras qui voulaient l'étreindre.

— En as-tu parlé avec ta femme hier soir ?

— Ah c'est donc ça. J'ai voulu de lui en parler mais avec les problèmes de Mike, j'ai pensé qu'il fallait encore attendre.

— Encore tes problèmes ! Mon Dieu ! Mais quand cesseras-tu de me casser les pieds avec des choses qui ne me regardent pas ?

— Chérie ne te fâche pas, je t'assure que...

— Arrête, ça suffit ! Cette comédie a assez duré. Un an que nous sortons ensemble ou plutôt un an que tu viens me baiser chez moi à la sauvette. Un an que tu me promets tous les soirs de dire la vérité à ta femme. Tu n'as pas honte de mentir ainsi à tout le monde.

— Brenda, tu sais bien que le petit est encore fragile. Il sort à peine de sa cure de désintoxication. Ce n'est pas le moment de le perturber. Donne-moi encore un peu de temps.

— Du temps ! Du temps ! Tu crois que moi j'en ai à perdre. La vie est courte, mon cher Jason, et je n'ai pas l'intention d'attendre de perdre mes dents pour la croquer. Une jeune et jolie femme comme moi peut avoir tous les hommes qu'elle veut à ses pieds.

— Brenda, je t'en prie, je te demande juste quelques jours

— Mon cher Jason, mettons les choses au clair une fois pour toutes. J'en ai assez d'être ta roue de secours. Tu dois choisir maintenant, entre ta famille et moi et je te donne la nuit pour réfléchir. Si je te revois demain, je saurai que tu m'as choisi et si je ne te revois pas, je comprendrai.

— Mais Brenda...

— Ça suffit ! Maintenant sors !

Elle l'entraîna vers la sortie et claqua la porte dans son dos.

Sur le visage de la jeune femme s'afficha un sourire qui laissait transparaître une profonde satisfaction teintée d'une certaine assurance. Elle revint dans son immense séjour, s'enfonça dans un large fauteuil moelleux et attrapa le verre de scotch posé sur la table. Entre deux gorgées, à l'ombre de son énigmatique sourire, elle murmura « à demain Jason »

« Garce ! » murmura Marie tandis que le générique retentissait, marquant la fin de l'épisode. « Quant à ce Jason... un beau salaud ».

La jeune femme, se dégagea de la réflexion dans laquelle cette scène l'avait plongée et conclut : « Ah les hommes ! Ils sont tous pareils ». En disant cela, elle pensait d'abord au sien.

Ce soir-là, elle avait quitté son travail à dix-sept heures et s'était dépêchée de rentrer pour ne pas rater « Richesse et passion », le feuilleton à la mode. Elle n'avait même pas eu le temps de vérifier si Maud était rentrée du lycée car elle s'était immédiatement installée devant son téléviseur.

Sitôt le feuilleton terminé, la vraie vie s'imposa avec ses soucis habituels et Marie s'inquiéta de l'absence de sa fille.

— Maud !

Comme celle-ci ne répondait pas, elle se dirigea vers sa chambre. La jeune fille s'y trouvait en effet, en train de « chatter » sur son ordinateur. Sa mère s'avança vers elle, l'embrassa et lui demanda :

— Avec qui tu communiquez là ?

— La porte, maman ! Tu as laissé la porte ouverte.

Après avoir refermé la porte, Marie sur un ton un peu plus ferme observa.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Des amis, maman !

— Des amis ! Quels amis ?

Maud s'arrêta de pianoter sur le clavier de son ordinateur pour se retourner et faire face à sa mère.

— Tu n'as pas confiance en moi. A quoi penses-tu ?

La jeune femme, quelque peu embarrassée, se justifia en expliquant :

— Avec tout ce que l'on raconte sur Internet, c'est normal que je ne sois pas tout à fait tranquille.

— Tu te fais du souci pour rien maman. Les gens ont toujours quelque chose à raconter sur les jeunes.

— Bon, Bon ! D'accord.

Marie essaya, sans succès, d'établir la conversation mais Maud absorbée par sa tâche l'écoutait à peine. De plus ne voulant pas que sa mère lise ses messages, elle chercha à lui faire comprendre que sa présence n'était pas opportune. La jeune femme finit par quitter la pièce et referma la porte derrière elle, laissant sa fille seule avec son e-bande.

Roger rentrait souvent tard, bien sûr pour raison professionnelle, un argument que sa compagne acceptait de plus en plus mal. Ce soir-là il arriva vers vingt et une heures, son ordinateur portable dans une main et le téléphone dans l'autre. Il terminait une conversation.

— Bon, je te laisse. On en reparle demain.

Il se dirigea vers le salon où sa femme regardait la télévision. Il l'embrassa avant de s'installer, à son tour, dans un fauteuil.

— Très bonne journée ! J'ai conclu deux affaires aujourd'hui. Maud travaille dans sa chambre ? demanda-t-il, l'air enjoué.

— Je crois, répondit Marie sur un ton vague.

— Comment ça, tu crois ?

— Que veux-tu que je te dise. Tu vois bien qu'elle n'est pas là. Elle peut être n'importe où.

— Je ne te suis plus là.

— Avec Internet, on n'a pas besoin de quitter sa chambre pour s'échapper.

— Ah j'aime mieux ça. Tu commençais à m'inquiéter. En tout cas je préfère la savoir physiquement dans sa chambre.

— Toi, tout te va, pourvu que ça t'arrange.

— Tu aimes trop dramatiser. Elle n'est pas mieux devant son ordinateur que dehors avec... on ne sait qui ?

— Qu'est-ce que tu sais sur ses sorties et ses fréquentations, puisque tu la vois si peu ?

— Si tu veux faire une histoire ce soir, dis le moi pour...

— Pour que tu retournes d'où tu viens. Au moins toi, tu ne mens pas à la mère de tes enfants, toi !

— Mais qu'est-ce que tu racontes dit-il en se levant. Je ferais mieux d'aller prendre une bonne douche.

Marie, trente sept ans, et Roger la quarantaine, vivaient en union libre depuis quinze ans, l'âge de Maud, leur unique enfant. Ils louaient une villa dans le quartier de la Jaille à Baie-Mahault. Une jolie petite maison avec un beau jardin tout autour. Celui-ci exposait à la vue des passants toute une palette de couleurs allant du jaune de l'alamanda au rouge du bougainvillier. Entre ces deux espèces, on y trouvait une grande variété de plantes ornementales tels que des rosiers, des crotons ou des hibiscus et quelques arbres fruitiers plantés par le propriétaire qui avait lui-même habité la villa avant de la mettre en location. Cette dernière, un cinq pièces tout de blanc vêtue, avait largement assez d'espace pour accueillir ses trois hôtes. Dans une des deux chambres libres Roger avait installé son bureau tandis que l'autre avait été aménagée pour accueillir des amis. Une large véranda s'étalait le long des façades Nord et Ouest, offrant ainsi un abri sûr contre la pluie que chas-

saient les Alizés. Le mobilier, ancien pour l'essentiel, leur avait également été laissé en location.

Roger était directeur commercial dans la société immobilière qu'il avait montée avec sa famille. Sa compagne, elle, était conseillère clientèle dans une banque. Dans une Guadeloupe traversée par de nombreuses crises, le foyer avançait tout en réussissant à éviter les écueils auxquels il était exposé, comme tant d'autres. En réalité la vraie menace venait de l'intérieur car Roger négligeait son foyer au profit de son affaire. Pendant ce temps, Maud, en pleine crise d'adolescence, compliquait un peu plus la situation en surfant sur les petits désaccords de ses parents, quant à son éducation.

La mère s'inquiétait des changements qu'elle observait chez sa fille, tandis que son compagnon lui reprochait de vouloir tout dramatiser. Finalement le soir, avec l'un encore au bureau et l'autre toujours fourrée dans sa chambre elle se retrouvait souvent seule devant la télévision, son plus simple moyen d'évasion.

La BMW s'enfonçait à une allure modérée dans cette belle forêt des « Mamelles ». La route qui la traversait et qui justement s'appelait « route de la traversée », avait de nombreux avantages. Elle mettait la Côte-sous-le-vent à trois quarts d'heure de Pointe-à-Pitre alors qu'il en fallait deux fois plus pour contourner le littoral caraïbe par Sainte-Rose. Elle donnait également accès à de nombreuses pistes qui permettaient de visiter les bois qu'elle longeait. Les occupants de la voiture, confortablement installés, profitaient diversement de cette agréable ballade. Roger éprouvait un certain plaisir au volant de son véhicule tout neuf. Marie savourait le paysage qu'elle voyait défiler sous ses yeux. Maud vaquait à ses pensées tout en regrettant qu'on l'ait embarquée, malgré elle, dans cette sortie dont elle se serait bien passée. Soudain ses parents enlevés à leur plaisir secret l'entendirent murmurer.

— Je n'aime pas aller chez grand-mère. Elle a toujours des remarques à me faire, sur ma façon de m'habiller, sur ma façon de répondre, sur ma façon de m'asseoir et sur je ne sais quoi encore.

— Je n'aime pas t'entendre parler ainsi de ta grand-mère, réprimanda Marie.

— Mais chérie, détends-toi un peu. Elle n'a rien dit de mal.

— Soutiens-la toi et lorsqu'elle tournera mal tu vas me le reprocher à moi.

— Je ne sais pas ce que tu as mais depuis quelque temps je te trouve bizarre.

— Moi bizarre ? Bon restons-en là. On va bientôt arriver chez maman, ce n'est pas le moment de se chamailler.

Une demi-heure plus tard ils traversaient le bourg de Pointe-Noire et se dirigèrent vers Kôlbo. En voyant la voiture s'arrêter devant chez elle, Yaya se mit debout péniblement et se rapprocha de la balustrade sur laquelle elle prit appui pour mieux porter son regard sur ceux qui descendaient du véhicule. A soixante-dix-sept ans sa vue la trahissait par moments, mais ce jour-là elle lui renvoya parfaitement l'image de ses enfants. En claudiquant légèrement elle alla à leur rencontre, sa joie à peine contenue.

— Eh bien ! Je ne pensais pas vous voir aujourd'hui. Mais vous auriez dû m'appeler, je vous aurais préparé une bonne chose.

Tandis que Roger et Maud s'installaient sous la petite véranda, Marie ignorant la remarque de sa mère, partit inspecter la cuisine. Connaissant man Ya, elle était sûre d'y trouver une bonne chose à manger. Elle ne tarda pas à tomber sur un blaff qui lui mit l'eau à la bouche.

Ils mangèrent tous les trois avec appétit pendant que Yaya leur contait les dernières nouvelles du quartier.

— Lundi dernier, il y a eu une descente de police ici. Mon Dieu ! Il fallait voir ça, toute une armée.

— Et qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

— De la drogue ! Que veux-tu d'autre ? Même les filles en consomment maintenant, dit-elle, en levant les deux bras au ciel.

Maud sentit le regard de sa grand-mère peser sur elle, la mettant mal à l'aise. Elle avait hâte qu'elle laisse tomber sa remarque pour la libérer de cette impression gênante qui l'enrageait au point de détester cette visite. Mais Yaya ne fit aucune autre remarque et Marie dut relancer la conversation.

— Et qu'ont-ils trouvé ?

— De l'herbe, mais aussi des armes et des objets volés. Mon Dieu ! Un petit coin où l'on vivait si bien ! Maintenant, on vit dans l'inquiétude. Mes enfants, je vous le dis sincèrement, il est temps que j'aille reposer mes vieux os.

— Qu'est-ce que tu racontes, man Ya ?

— Mon cher Roger. J'ai eu sept enfants que j'ai élevés toute seule à une période où la vie était très dure. Dieu en a rappelé quatre à lui. Avec les trois autres, nous n'avons pas toujours mangé à notre faim mais aucun ne m'a fait honte... Je ne comprends rien à ce monde... Et puis de toute façon, les vieux dans cette société n'ont plus leur place.

— Maman ! Tu dis n'importe quoi.

— Je sais ce que je dis. En tout cas vous avez intérêt à faire très attention avec mademoiselle Maud. Je vous trouve vraiment trop mou avec elle. Vous la laissez vous répondre n'importe comment et un de ces jours vous ne serez même plus en mesure de la reprendre.

Enfin nous y voilà ! pensa Maud. Elle a mis du temps mais elle a fini par y arriver. Je ne comprends pas pourquoi elle me déteste ainsi. Qu'est-ce qu'elle aurait voulu ? Que je vive comme elle, que je parle comme elle ou que je boite comme elle ?

Détachée de la conversation, elle sursauta lorsqu'elle entendit sa mère prononcer son nom. Elle était en train de dire poliment à sa maman de la laisser s'occuper de l'éducation de sa fille.

Ils passèrent l'après midi avec elle et reçurent la visite du grand frère de Yaya, Chocho, bon pied bon œil, en dépit de son grand âge. On évoqua, une fois de plus, l'affaire qui occupait toutes les conversations à Kôlbo et on insista sur l'arrestation des « petits délinquants » de Madame untelle et de la fille de l'enseignant M Tintin. On parla beaucoup de la déchéance de la jeunesse. Des propos qui ne firent qu'agacer Maud qui se voyait perdre son temps à écouter des balivernes plutôt que de surfer sur son ordinateur.

Aussi, quand vers la fin de l'après-midi ses parents annoncèrent, enfin, qu'il était l'heure de rentrer, ce fût un véritable soulagement pour elle. Après avoir soigneusement rangé les fleurs et

autres feuillages que Marie et sa mère avaient prélevés dans le petit jardin, ils prirent congé de Man Ya. Il était dix-huit heures lorsqu'ils quittèrent Kôlbo. Pendant tout le trajet du retour, Maud qui ne souhaitait être mêlée à aucune conversation ferma les yeux et trouva refuge dans un état qui laissait à penser qu'elle dormait mais ne la mettait pas à l'abri des propos échangés par ses parents.

— Tu devrais passer un peu plus de temps avec ta fille. C'est une adolescente maintenant et elle a, plus que jamais, besoin d'être accompagnée. J'ai de plus en plus de difficultés à communiquer avec elle et cela m'inquiète avec tout ce qui se passe dans ce monde dangereux.

— C'est certainement l'affaire de Kôlbo qui te perturbe, mais il ne faut pas te prendre la tête avec ça.

— C'est tout ce que tu trouves à me répondre ?

— Toi même, tu dis que Maud est une adolescente maintenant. Tu ne veux quand même pas qu'elle soit à tes pieds comme lorsqu'elle avait quatre ans.

— Je me demande si tous les pères sont aussi blasés que toi.

— Je ne suis pas blasé mais je refuse de me torturer l'esprit pour rien. Qu'as-tu à reprocher à Maud jusqu'à maintenant ?

Ne voyant pas d'issue à leur conversation et pour éviter de réveiller l'intéressée, la jeune femme préféra jeter l'éponge. Après s'être enfoncée dans son siège, elle tourna la tête vers l'extérieur et regarda la forêt se dissoudre dans l'obscurité que la nuit avait commencée à répandre dans le bassin caribéen.